

25 Oct. 1975

Exposition à Paris

Quand l'indigestion a du bon

■ Paris et New York: deux biennales, un climat

Allez à la Biennale de Paris, faites un tour. Sortez. Vous êtes déçu. Recommencez. Vous pensez : de qui se moque-t-on ? Reprenez cette phrase, une fois encore, retournez-la, retournez-là-bas enfin et faites un tour. Je ne vous garantis pas que votre opinion aura changé, que votre questionnement se sera évanoui, mais vous aurez du moins fait la seule chose qui se doive faire, vous aurez pratiqué, fréquenté, interrogé un environnement artistique déconcertant.

De Paris : Jacques LEENHARDT

Ingres ou Monet sont, aujourd'hui, nourritures qui s'absorbent dans la quiétude, avec ce léger tressaillement intérieur que provoque, lorsqu'il est solidement établi, le bon goût et la gastronomie qui s'y rattachent. A la Biennale, l'indigestion, l'ulcère guettent. J'y vois sa meilleure justification. Réservee aux jeunes artistes de moins d'35 ans, elle a la verdure des tentatives, l'immatûrité du cheminement chaotique. Est-ce à dire que quelque chose de neuf s'y propose ? Pas vraiment. Et ces jeunes artistes paraissent bien souvent affectés de psittacisme.

Mais comment ne pas répéter quand tout a été dit ? Les années soixante ont consacré tous ceux qui avaient une idée ; on acclamait la nouveauté, l'affirmation hautaine d'une recette. Depuis, une sorte de silence s'est emparé des jeunes artistes. Bien sûr, là encore, on leur trouverait de grands ancêtres, mais les gestes ébauchés, les petits grincements

s'agirait plutôt de l'élaboration lente et tatonnante de nouvelles structures de perception, la signification usant de codes encore inconnus, et par conséquent non perceptibles. Aujourd'hui, comme à chaque époque, s'invente une nouvelle manière de communiquer, et il semble bien que l'effort porte plus sur la transformation du code de la communication que sur le contenu de celle-ci. Y a-t-il jamais eu à dire autre chose que soi, les autres et le monde ? Mais par quelles voies, actuellement, peut-on approcher ces « objets » ? C'est à leur inventaire que beaucoup s'occupent.

Ce printemps à New York

Bien sûr, tout n'est pas présent à cette biennale, mais si je la compare avec celle des artistes américains qui s'est tenue ce printemps au Whitney Museum de New York, seul Charles Simonds et ses images de destruction apparaissent dans les deux, le sentiment unique prévaut que la jeune génération veut reprendre à son compte l'élaboration même du langage, qu'elle entend repartir de zéro, en ce point originale où le tressaillement interrogateur n'est pas encore question, où les tremblements inquiets rêvent encore d'être gestes. La présence qui fait tout l'hyperréalisme s'estompe (*Inside out* de Virginia Johnson — Whitney), le face à face avec le réel est fui dans le contre-jour (*Windows* de Paula Nees ou *Westfields* de Mark Christian Wethli — Whitney), laissant place à la démarche latérale du crabe, aux insinuations du peut-être. Qui sait si des dix disques rayés que Hitoshi Nomura nous fait simultanément entendre, si de cette cacophonie savamment concertée, quelque chose ne peut sortir, quelque rencontre ne peut être espérée. Nomura intervient dans la chair du disque, comme Michel Vachey avec son *cuter* dans la chair du livre. Ils coupent et retranchent, figent et jettent brutalement en avant, main aveugle de l'homme mimant la destinée ; mais l'intervention qui brise le code reçu, l'usage habituel des œuvres et des pensées, n'en appelle-t-elle pas ce faisant à une autre, à une nouvelle manière pour les artistes et pour les hommes de parler, de se parler ? ■

● IXe BIENNALE DE PARIS
Musée d'art moderne de la ville de Paris ; Musée national d'art moderne : Musée Galliera
(jusqu'au 2 novembre 1975)

qu'on entend aujourd'hui n'ont en fin de compte rien à voir avec le silence d'un Mondrian ou d'un Barnett Newman, tous deux en quelque sorte magnifiques. Ce serait plutôt les balbutiements du langage chez Beckett, ce patient et incertain repérage des effets de signification des bribes, des morceaux, quelque chose comme l'espoir encore que le rien signifie.

La participation suisse, très importante cette année, se range largement dans cette catégorie. Bien qu'il ne s'agisse pas de délégations nationales, chez des artistes comme Disler, Dulk, Federle ou Silber, ce même que chez Elsbeth Zumstein qui expose avec un groupe de la section bâloise de la Société des femmes peintres, sculpteurs et décorateurs à la Porte de la Suisse¹, on trouve l'expression d'une méfiance face aux langages affirmatifs, un repli sur soi, en deçà des normes du beau, du vrai, du réel. Situation précaire, dont l'éternisation est à terme aussi inconcevable qu'elle serait catastrophique. Non que nous voguions vers un retour aux modes antérieurs d'affirmation. Il

25 Oct. 1975

26 Oct. 1975

La Biennale de Paris accueille 11 Suisses

Sur le plan des arts plastiques, la Suisse est à l'honneur à Paris. C'est d'abord le dixième anniversaire de la mort de Le Corbusier. Aussi, la fondation que dirige l'architecte et disciple du Corbusier, André Wogenscky, présente en son siège (10, square du Docteur-Blanche) une impressionnante exposition des « Dessins d'architecte de Le Corbusier ».

80 dessins ont été choisis parmi l'importante collection conservée par la fondation : 32 000 plans d'architectes et de très nombreux croquis et dessins, à côté de l'œuvre picturale, sculpturale et littéraire, laissée par le grand Chaux-de-Fonnier. Pour marquer ce même anniversaire, l'Union centrale des arts décoratifs présente au Pavillon de Marsan (au Louvre) une exposition des tapisseries de Le Corbusier. Un univers de formes aiguës et de teintes contrastées. Pendant ce temps, dix femmes peintres bâloises exposent leurs œuvres aux « Portes de la Suisse », la Maison suisse du tourisme, sis à côté de l'Opéra.

Mais l'événement le plus marquant est indubitablement la participation suisse à la 9e Biennale de Paris. Sur la centaine d'artistes invités, il y a onze artistes suisses sélectionnés par M. Amman, directeur du Musée de Lucerne. Il est certain que la tendance érotique, pour ne pas dire phallique de l'exposition a surpris plus d'un visiteur, tendance qui ne... cadre pas avec l'idée que l'on se fait d'ordinaire de la Suisse.

A signaler enfin l'exposition de Sandro Nardi qui a révélé au public parisien une nouvelle vision de la Toscane et de certaines églises d'Italie, d'une beauté rare.

Antoine Livio

¹ Porte de la Suisse, 11 bis, rue Scribe, Paris 9e (jusqu'au 21 octobre 1975).